

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 50

Artikel: Les petits crevés
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184445>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'on prétend qu'il ne montre point les choses sous leur aspect riant.

Pour obéir à cette nécessité, *l'almanach de la bonne cuisinière*, par exemple, fait suivre chacune de ses recettes de réflexions toujours inquiétantes. « Tel potage, dit-il, convient aux estomacs robustes et fonctionnant bien ; il est de difficile digestion ; tel autre ne convient pas aux tempéraments nerveux, aux personnes échauffées. Ce mets est succulent, mais les natures délicates s'en doivent abstenir. Ce rôti est exquis, mais il est lourd, surtout pour les personnes sédentaires. Ce légume, la truffe, est l'un des plats les plus distingués que l'opulence puisse offrir à la sensualité, mais il n'en est point de plus irritant. »

Le *vade mecum* du cordon bleu renferme plus de trois cents consultations analogues à celles que nous venons de reproduire.

Certes, cela est fort instructif ; cela est fort embarrassant aussi pour les cuisinières. Une servante à bout d'imagination ouvre un almanach au chapitre des potages. Elle lit : « *Julienne* : coupez en filets, etc..., et au-dessous : Les estomacs faibles et délicats doivent s'en abstenir. *Potage aux navets* : Ayez soin de faire revenir vos navets, etc... Ce potage développe des gaz dans les intestins. *Potage à la cambrani* : Il faut se procurer du véritable macaroni de Naples, etc... Ce potage est un manger délicieux et le principe d'un grand nombre d'indigestions. » Il en est ainsi de la plupart des autres potages, ainsi des entrées, ainsi des rôtis, des légumes, des entremets. Si la cuisinière à encore quelques scrupules, si elle n'est pas associée avec un médecin, elle reculera, épouvantée, devant les révélations du manuel et rendra son tablier. Néanmoins ces brochures se vendent à un nombre considérable d'exemplaires, et elles se débiteraient avec beaucoup moins de succès, — on en a fait l'épreuve, — si elles étaient moins pessimistes. On n'écoute que les prophètes de malheur, probablement parce qu'ils ont moins de chances de se tromper que ceux qui annonceraient au monde une longue suite de bienfaits.

Un dessert dans l'obscurité.

Il y a eu de tout temps des âmes généreuses, qui ont vécu d'imagination et de poésie, et n'ont jamais su voir ce bas monde sous son vrai jour. Tel était M. W., un de nos compatriotes. Il revenait de Paris où il avait travaillé un jour sur dix et où quelques rares écrits l'avaient vite lancé dans la bohème littéraire. Des troubles politiques le ramenèrent chez nous. Il comptait s'y créer sans peine une magnifique position, grâce à ses talents, à sa belle prestance, à ses longs cheveux noirs. Un pareil bagage suffisait amplement, selon lui, pour que l'une de nos petites villes fut trop heureuse de l'accueillir. Il n'aurait sans doute qu'à choisir entre les meilleures places de professeur, et à donner des conférences qui suspendraient à ses lèvres des

centaines d'auditeurs, tout en rapportant des milliers d'écus.

W. alla d'abord dépenser à Vevey les quelques sous qui lui restaient, et, en peu de jours, se fit un entourage, composé d'hommes qui paraissaient partager en tous points ses goûts et son ardent amour du travail.

« Mes braves amis, leur dit-il un jour, faites-moi le grand plaisir de venir souper avec moi ce soir. » Ils ne se firent point presser. W. commanda un copieux repas, pendant lequel il égaya beaucoup la compagnie et fit couler abondamment l'Yvorne.

Le dessert, étourdissant de brio, de bons mots et de chansons grivoises, paraissait vouloir se prolonger indéfiniment.

Minuit sonnait à la pendule de la salle à manger, et le sommelier, qui avait, depuis longtemps déjà, déposé sur la table la carte à payer, priait instantanément l'amphithéâtre de régler et de bien vouloir se retirer, l'agent de police menaçant de faire rapport, vu l'heure tardive.

— Parfaitemment, disait M. W..., en tâtant son gousset, qui ne répondait pas à l'appel... parfaitement !

Et ainsi à quatre ou cinq reprises ; à tel point que le sommelier avoua au patron, qui attendait au café du rez-de-chaussée, l'impuissance où il se trouvait de faire régler le compte.

Un client attardé, écoutant cette conversation, dit au patron :

— Si j'avais su à qui vous aviez à faire, je vous aurais tout de suite conseillé de faire votre deuil de cette affaire. Je connais W... ; vous ne serez jamais payé.

Le restaurateur ouvrit de grands yeux, fit un bond, et, d'un tour de main, ferma le compteur du gaz.

— Puisqu'ils ne veulent pas bayer, il n'ont pas besoin de limière ! dit-il d'un accent germanique.

Et les joyeux convives de descendre l'escalier à tâtons et en maugréant sur cette éclipse inattendue.

— Je vous fais toutes mes excuses, messieurs ; je suis désolé, s'écriait M. W... A-t-on jamais vu de pareils procédés !... C'est inouï !... Voilà, messieurs, comment se conduisent les gens chez qui on fait de la dépense !

Les petits crevés.

On n'est pas d'accord sur l'origine du nom bizarre donné aux élégants du jour. On s'accorde cependant à dire que c'est M. Victor Roqueplan qui a écrit ce mot le premier. Il fut adopté il y a quelques années, comme argot de métier, par des chemisiers, des blanchisseuses, pour désigner plusieurs de leurs pratiques du monde élégant, qui se faisaient remarquer par le luxe habituel de la chemise garnie de *petits crevés*. Ce fut à un gentleman, dont la recherche luxueuse en ce genre était connue, que le sobriquet fut d'abord appliqué. Ses fournisseurs l'appelèrent longtemps le *monsieur aux*

petits crevés, puis *petit crevé* tout court. Le mot passa naturellement à d'autres.

« Il ne faut pas oublier, dit M. Roqueplan, que le *petit crevé* est bête, qu'il parle argot, siffle des airs de la *Vie parisienne* ou des fanfares, pour faire croire qu'il chasse à courre. Sa conversation ne vaut pas celle d'un domestique ordinaire. A l'âge de vingt-cinq ans, le *petit crevé*, qui a usé et abusé de la vie, perd ses cheveux ; mais il persiste à faire sa raié comme on jalonne sur un terrain vague.

Citons encore la fin d'une pièce de vers que consacrait, tout dernièrement, le *Journal de l'Yonne* à cette jeunesse efféminée :

Quelle ménagerie ! Hélas tout dégénère,
Car voici les *petits crevés* !...
O grêles chevaliers de la triste figure,
Quel air piteux et minaudier !
Vous tiendriez au moins cinq ou six dans l'armure
Du roi-géant François Premier !
Un des robustes preux de notre vieille France
Qui brisaient le fer sous leurs coups,
Eut jadis embroché, du fer seul de sa lance,
Une douzaine d'entre vous...
Que l'Europe aujourd'hui d'un bruit d'armes s'effraie.
Vous, citoyens de Lilliput,
Vestons courts, vous songez à dessiner la raié
Qui partage votre occiput.

Le Juif-Errant à l'Académie.

Qui l'aurait cru ? A force de parcourir le monde, le Juif-Errant est arrivé jusqu'à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Et, à quelle occasion, s'il vous plaît ? A propos d'un travail d'un orientaliste distingué, M. Ch. Schœbel, sur l'interprétation de la légende d'Ahasvérus, que M. Renan a présenté à ce corps savant dans sa séance du 6 de ce mois.

Bien que célèbre, cette légende n'est pas aussi ancienne qu'on pourrait le supposer, elle ne s'est répandue en Europe que depuis le seizième siècle. Crée sans doute en Orient dans la primitive Eglise, c'est en Allemagne qu'elle commença à se produire. De Hambourg, où le Juif-Errant apparut, d'après la croyance populaire, un jour d'hiver de 1547, la légende se répandit vite et partout.

En 1610, Rodolphe Boutrays, avocat au Parlement de Paris, constatait en effet que de tous côtés, en Europe, il était question du Juif-Errant ; on prétendait l'avoir vu passer dans toutes les grandes villes, depuis Moscou jusqu'à Madrid. On y croyait en tout pays, sauf peut-être en Italie. Cependant à Paris, bien que quelques personnes soutinssent l'avoir vu en 1604, le Juif-Errant ne put pas non plus s'accorder. Une complainte se fit jour à Bordeaux, en 1609, qui célèbre l'origine et la destinée de cet être mystérieux.

Le récit qui a principalement contribué à constituer la légende est dans la *Grande Chronique* de Mathieu Pâris. D'après cet écrivain, un archevêque de la Grande-Arménie vint, en 1228, en Angleterre, et, pendant son séjour au monastère de St-Alban, on l'interrogea sur le fameux Joseph, qui, présent à la passion, avait parlé à Jésus et vivait encore en *témoignage de la foi chrétienne*.

L'archevêque ne répondit pas à la question, mais un chevalier d'Antioche qui lui servait d'interprète, dit en langue française :

« Joseph a mangé un jour à la table de Monseigneur et lui a raconté que Jésus-Christ ayant été saisi par les Juifs et conduit devant Pilate, comme on l'entraînait hors du prétoire, il fut insulté par le portier du gouverneur romain, Cartaphile. Celui-ci frappa le divin maître d'un coup de poing dans le dos et lui dit d'un ton railleur : — Va donc plus vite, qu'attends-tu ? — Jésus se retourna et le regarda d'un œil sévère lui répliqua : — Je vais et tu attendras mon retour. »

Un évêque flamand, Philippe Mouskès, qui vivait au treizième siècle, fut le premier à rapporter cette fable en y ajoutant ce détail que depuis lors Cartaphile s'est vu condamné à marcher, à marcher toujours. Mais il n'est encore nullement question pour Mouskès du Juif-Errant. Celui-ci n'apparaît, d'après la complainte de Bordeaux, qu'en 1542, et voici dans quelle circonstance :

Un dimanche, au sermon, à Hambourg, Paul de Eitzen, docteur en théologie, et depuis évêque de Schleswig, aperçut vis-à-vis de la chaire du prédicateur un homme de haute taille, ayant de longs cheveux qui lui pendaient sur les épaules, et qui, à chaque fois que le prédicateur prononçait le nom de Jésus, s'inclinait, se frappait la poitrine et soupirait profondément. Il était vêtu de chausses à la manière qui lui allaient jusqu'aux pieds qu'il avait nus, d'une jupe qui descendait jusqu'aux genoux et d'un long manteau. Il paraissait âgé de cinquante ans.

Paul de Eitzen dit avoir appris de lui qu'il était Juif de nation, qu'il s'appelait Ahasvérus et était cordonnier de son état. Il affirmait avoir assisté à la passion et rapportait de l'événement certaines particularités que les évangélistes et les historiens ne mentionnent pas. Il s'accusait d'avoir frappé le Sauveur pour hâter sa marche. Alors Jésus le regarda fixement et lui dit ces paroles : — « Je m'arrêterai pour me reposer, et toi tu marcheras. »

Ainsi disparaît Cartaphile, pour faire place au cordonnier Ahasvérus. En 1668, un théologien, Martin Droscher, dans une dissertation, établit la distinction originelle des deux personnages qui, dès lors, n'en formèrent plus qu'un, condamné à courir le monde jusqu'à la consommation des siècles. Le Juif-Errant n'est pas uniquement cordonnier, la légende lui attribue aussi l'état de charpentier.

En 1640, deux bourgeois de Bruxelles firent la rencontre du Juif dans la forêt de Soignes. En 1774, on le vit de nouveau à Bruxelles. Seulement, en Belgique, la légende ne parle ni de Cartaphile, ni de Ahasvérus, mais d'un certain Isaac Laquedem, qui avait déjà paru en 1604 à Beauvais et que Louvet déclare avoir vu lui-même :

« L'on disait bien, dit-il, que c'estoit le Juif-Errant, mais néanmoins on ne s'arrestoit pas beaucoup à luy, tant parce qu'il estoit simplement vêtu qu'à cause qu'on l'estimait un conteur de fables, n'estant pas croyable qu'il fust au monde depuis ce temps-là. »

Ce récit, analogue à celui de Paul Eitzen, et à celui des rencontres qui eurent lieu soit à Bruxelles, soit dans la forêt de Soignes, soit dans les plaines de la Champagne, fait voir comment l'impulsion étant donnée par la Chronique de Mathieu Pâris, la légende s'est constituée et développée sous l'influence du merveilleux et grâce à la crédulité populaire.

Voilà, en résumé, ce qui a été dit par Schœbel. L'histoire du Juif-Errant est une fable ; mais elle a eu les honneurs d'une séance à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. C'est sans contredit, beaucoup plus qu'elle ne méritait.

(*Petit Marseillais.*)

Noutron vilho comis.

Ma fâi l'est z'u moo, cé brâvo comis, mâ tot pârâi respet por li, kâ quand bin n'avâi pas étâ recordâ pê l'académi, l'espliquâvè pardié mî l'exerciço què ti cllião traina-dagua d'adon.

C'étai onco dein lo bon vilho teimps, iô n'avâi pas tant dè cllião z'écoles centrales, dè cllião cours dè répétitions et dè cllião camps des pommes de terre, iô on vo poli on sa dè fromeint d'on part dè dzo. On passâvè bin on écoûla s'on vâo, quand l'est qu'on étai recrutâ, mâ on l'ai s'escormantsivè pas tant et on iadzo qu'on étai revenu, n'ivâi pas fauta dè tant corrè lo mondo ; on allâvè à l'avant-revua,